

REBECCA

Rebecca: « Viens-tu avec moi, ou est-ce moi qui vais avec toi? »

Rosmer: « Nous nous suivons, Rebecca.

Car maintenant nous sommes tous deux un. »

(Rosmersholm, acte IV)

Elle est née tout au nord, dans le Finnmark ⁹. Issue d'une nature libre et sauvage, dont les tempêtes impondérables qui éclatent subitement défient toute prévision humaine – de même, elle est l'enfant à la passion rapidement enflammée et fugace, engendrée en dehors des limites de la civilisation humaine. Rebecca doit sa vie à la liaison passagère de la sage-femme du lieu, madame Gamvik, avec un médecin itinérant, le Dr West. Après la mort de sa mère, elle est adoptée par le Dr West et élevée selon les conceptions libérales auxquelles lui-même se conforme. Le secret de son origine toutefois lui reste caché, et, devenue une belle et robuste jeune fille, elle se laisse pour cette raison entraîner, avec son père adoptif, à la même conduite intime qu'il eut avec sa mère.

La jeunesse de Rebecca forme un contraste frappant avec les influences sous lesquelles grandissent Nora et Helene

Alving. Les préjugés traditionnels qui freinent l'évolution des deux femmes lui restent étrangers, mais en même temps elle est privée aussi de tout ce qu'une déformation laxiste ou une éducation sévère recèle d'influences protectrices et bienveillantes. Car c'est fondamentalement une telle protection qui conduisit Nora à entrer dans son mariage si innocemment pure et intacte qu'elle transforme la vénération envers le père en amour d'épouse, comme un délicat et inconscient idéal. Cela d'ailleurs constitue le tragique dilemme de sa vie ultérieure, non moins que le point de départ intime de toute son évolution personnelle, de ce qui lui permet de se consoler d'elle-même en luttant et des lacunes de sa bonne et mauvaise éducation. L'esprit d'enfance dans son sens le plus profond est le pouvoir qui la délivre du charme de l'enfance. Pour tout cela, il n'y a pas la moindre place dans les expériences brutales de la jeunesse de Rebecca; même la piété enfantine naturelle est érigée chez elle en excitation des sens, et de même que là-bas l'aimé se hisse presque dans un cœur d'enfant à la hauteur du père vénéré, ici le père dégringole au rang de l'aimé.

Et lorsque, d'une manière similaire, un sort dégradant, venu ébranler le « miracle » de l'amour, s'abat sur madame Alving – qu'est-ce qui en dernier ressort lui permet de le surmonter pour se hisser à une grandeur supérieure? Non seulement l'appétit et le désir de liberté et de vérité, mais la force d'âme nécessaire pour réunir en un idéal la liberté et la vérité, lutter pour elles comme pour un idéal et les convertir en vie véritable, en renonçant à tout bonheur personnel. Dans l'émancipation de Nora, autant que dans celle de madame Alving, la liberté et la vérité définissent ainsi un but élevé, un sommet, dans la jeunesse de Rebecca, en revanche, elles ne forment qu'un socle plat et luxuriant, sur lequel toutes les

pulsions peuvent s'ébrouer en un arbitraire effréné. C'est pourquoi aussi, dans son for intérieur, toutes les qualités coexistent légitimement à égalité. Elles se déploient dans l'innocence encore sauvage d'un égoïsme naïf, qui rougit aussi peu de sa nudité que le premier homme de la sienne dans un paradis où l'humain et l'animal cohabitaient encore pacifiquement, parce que l'homme était encore ignorant et inconscient de sa force directive de domination. Cela suffit à expliquer qu'à cette époque les contraires s'allient déjà naïvement dans l'esprit de Rebecca – une gratitude instinctive et respectueuse avec une maturité sensuelle précoce, l'agneau avec le lion – et que, bien que prématurément libérée par une énergie totalement égoïste, elle persévère, malgré tout, auprès de son père adoptif malade, avec la patience amène d'une fille; jusqu'à sa mort, elle supporte ses humeurs et adoucit ses peines.

Le décès du Dr West pousse Rebecca à chercher son bonheur au dehors, dans le monde, car elle ne reçoit de lui d'autre héritage qu'un vieux coffre rempli de livres. Elle se met au travail néanmoins, avec un courage plein d'assurance. Le vaste monde qui s'ouvre devant elle ne l'effraie pas, mais stimule et éperonne seulement ses forces, car elle sait quel excellent équipement dans un combat pour le bonheur représente le fait d'être robuste et exempt de tout préjugé, de trouver du plaisir en tout et de n'avoir peur de rien. Elle gagne aussi immédiatement par là l'amitié d'un protecteur influent, le recteur Kroll, qui l'introduit dans la maison de son beau-frère, le pasteur Rosmer, en tant qu'infirmière de Beate, sa sœur malade. Kroll n'a pas encore conscience du contraste qu'il incarne, en tant que fanatique imbu de ses convictions, avec la nature sauvage de Rebecca. Il perçoit seulement les traits de ressemblance dans sa nature courageuse et forte, qui

repose sur ses propres forces, étroitement concentrées; en tous deux gît une vigueur relativement brute, d'où dérive une délicatesse supérieure.

Or c'est cette énergie butée qui donne justement à Kroll un énorme ascendant sur Rosmersholm, car Rosmer lui obéit depuis son mariage, aussi docilement qu'auparavant, dans ses années d'enfance, il avait donné prise en lui à un esprit et une volonté complètement opposés, au libre penseur séditieux et idéaliste fantasque Ulrik Brendel, qui pendant une courte période fut son précepteur privé. En Rosmer, l'interdépendance crédule entre le dogme et la coutume, la soumission à l'acquis habituelle à Rosmersholm, se changea en un avachissement de la volonté, qui ne lui permit pas d'atteindre un épanouissement autonome. De même que les portraits des défunts aux murs de toutes les pièces jettent un regard austère sur ceux qui leur survivent, de la même façon s'écoule essentiellement toute la vie des Rosmersholm, sous le regard des morts, dans un respect muet pour le passé. Or cela n'aboutit jamais à un éveil et à un affermissement de sa propre force, qui puisse se mesurer, à égalité ou à son avantage, à ces modèles – sous leur impulsion, s'épanouissent seulement les pieux élans subtils, les délicatesses de l'esprit et de l'âme, pour s'appliquer, avec un sérieux mélancolique, telles de timides couronnes d'immortelles, aux portraits vénérés des défunts.

Dès que Rebecca franchit le seuil de Rosmersholm, elle comprend que ce sera chose facile de le soumettre, de le conquérir. Elle réunit pourtant dans sa personnalité deux forces, auxquelles Rosmer s'est déjà une fois soumis de bonne grâce, la force altière de Kroll, autant que la mentalité séditieuse de Brendel. Et tandis qu'elle agit sur lui efficacement en ce sens, qu'elle guide sa volonté, stimule son entendement,

cela lui réussit également, presque naturellement, de gagner le cœur de sa femme, Beate. Beate, une nature délicate et sensible, l'opposé féminin de Rosmer, s'oppose à elle par une « complexion limitée en affection ». Elle se sent subjuguée par la puissance confiante et illimitée qu'exhale tout l'être de Rebecca, et, comme étourdie par elle, elle devient, presque involontairement, son esclave. C'est là moins l'attraction de l'amour que de l'hypnose, moins la soumission par conviction que par suggestion. C'est pourquoi aussi cette attitude ne change pas lorsque la manière d'agir de Rebecca éveilla en elle souffrance, jalousie et effroi; la supériorité illimitée sur cet être délicat et craintif se nourrit de la crainte autant que de l'amour.

Or la sauvagerie sommeille encore en Rebecca, comme dans l'animal au repos l'appétit de la proie. Elle est encore pleinement satisfaite d'elle-même, et de son trop-plein d'énergie, libre et saturée, un frais parfum de nature se répand sur toute la morosité et la froideur de la maison Rosmersholm – vivifiant et grisant. Son influence est encore à demi inconsciente, comparable à l'effet du beau et luxuriant trésor fleuri, qu'elle introduit comme décoration dans les appartements démodés – avec lequel elle cherche même à dissimuler parmi les fleurs le grand poêle de faïence rigide, qui fait tristement penser à l'hiver et à la neige. Et à l'instar de Rebecca elle-même, ses fleurs aussi produisent un effet différent, dans leur vif chatoiement inhabituel de coloris, leur chaud arôme, qui pénètre partout délicatement et intimement, mais aussi puissamment en Rosmer qu'en Beate; elles l'attirent mystérieusement, presque comme pour leur donner l'idée d'une vie plus joyeuse et plus colorée – en revanche, elles engourdissent et inquiètent Beate, jusqu'à la rendre malade.